

L'ANE DE BENOÏT

Un conte de Noël
pour de vrai

En avril 70, à la foire de Marseille le groupe départemental des Bouches-du-Rhône décidait, conjointement avec plusieurs mouvements touchant l'école, (en particulier l'OCCE), de présenter un panorama s'intitulant "*DEFENSE DE L'ENFANT*" contre l'aliénation par les grands immeubles, la dégradation de la nature, les spectacles, etc...

L'école des Fabrettes accepta de réaliser un panneau "positif" et, comme la maîtresse cherchait avec ses enfants quel travail coopératif choisir, les enfants, d'un commun accord, s'écrièrent :

*"L'album sur l'âne de Benoît !
On y a tous travaillé ! On en a tous rêvé !"*

D'où venaient donc cet âne et ce Benoît ainsi cooptés unanimement pour représenter le symbole de la défense de l'enfant ? C'est ce que, tous ensemble, enfants, parents et maîtres, nous avons voulu montrer, à bâtons rompus, comme chacun en son temps l'a ressenti avec seulement pour fil conducteur la joie d'avoir pu et de pouvoir encore travailler ensemble et, croyez-nous, si l'âne ne prend pas lui-même la parole, son œil patient, doux ou coquin, nous accompagnera, nous l'espérons, longtemps encore.

QUI EST BENOIT ?

Écoutons d'abord sa maman :

Benoît est le second de nos fils.

Nous avons quatre enfants : trois garçons de 11, 9 et 7 ans et une petite fille de 3 ans. Benoît occupe une inconfortable position entre un frère aîné, brillant à l'école, et un frère plus jeune, très grand physiquement, qui le rattrape par la taille et Benoît, bien qu'apparemment épanoui, souriant, "bonne bouille", n'est pas tellement à l'aise dans cette situation et pose à ses parents et à ses maîtres des problèmes qu'ils ont souvent bien du mal à résoudre.

Son père est agent technique, c'est dire qu'il a une situation parfaitement ordinaire et que rien ne semble le prédisposer à élever des ânes... Si ce n'est que nous avons la chance d'habiter à la campagne.

Et quand je dis "la chance", je ne le pense pas exactement. Très vite, nous avons su qu'il fallait choisir pour notre petite famille entre :

– vivre en "grand ensemble", avec les étages plus ou moins bruyants, les interdits dans les escaliers, les gazons à peu près inexistantes, les enfants confinés, mais être près des centres d'achats, des écoles, du travail du mari – bref : LA VILLE !

Ou bien :

– vivre dans l'anti-ville, dans l'anti-confort, les acrobatiques fins de mois, la peine sans cesse renouvelée que représentent en haut d'une colline marseillaise, une vieille maison à rendre habitable, des m² et des m² de "bancaous" (gradins) de pierres sèches, de garrigue – et chaque matin, les enfants entassés dans la vieille 2 CV, les provisions à ramener... mais en contrepartie, du ciel sur nos têtes, et 4 enfants qui galopent dans les amandiers.

Autre choix : celui de l'école :

dès que nous avons su que LES FABRETTES fonctionnaient toute la scolarité en pédagogie FREINET, comment ne pas y inscrire les enfants ? Mon mari, ancien élève de l'école Decroly, en gardait le seul bon souvenir de sa scolarité.

Et puis, avant les Fabrettes, les enfants allaient à l'école du quartier – Benoît avait eu la chance d'avoir en grande section maternelle, une institutrice Freinet : il était heureux... Ensuite, au primaire, ce gentil fantaisiste, assez maladroit de surcroît, et lent, et qui n'a jamais compris que le travail motivé... ramenait d'interminables punitions, impossibles à faire avant des heures.

"Je n'oublierai pas de tailler mon crayon" "je me mettrai en rang en même temps que mes camarades..."

De nouveau, nous faisons connaissance avec un Benoît hargneux, découragé, revenant aux querelles entre frères, et de plus en plus anti-social.

Il en gardait, encore aux Fabrettes, la phobie d'écrire même des Textes libres...

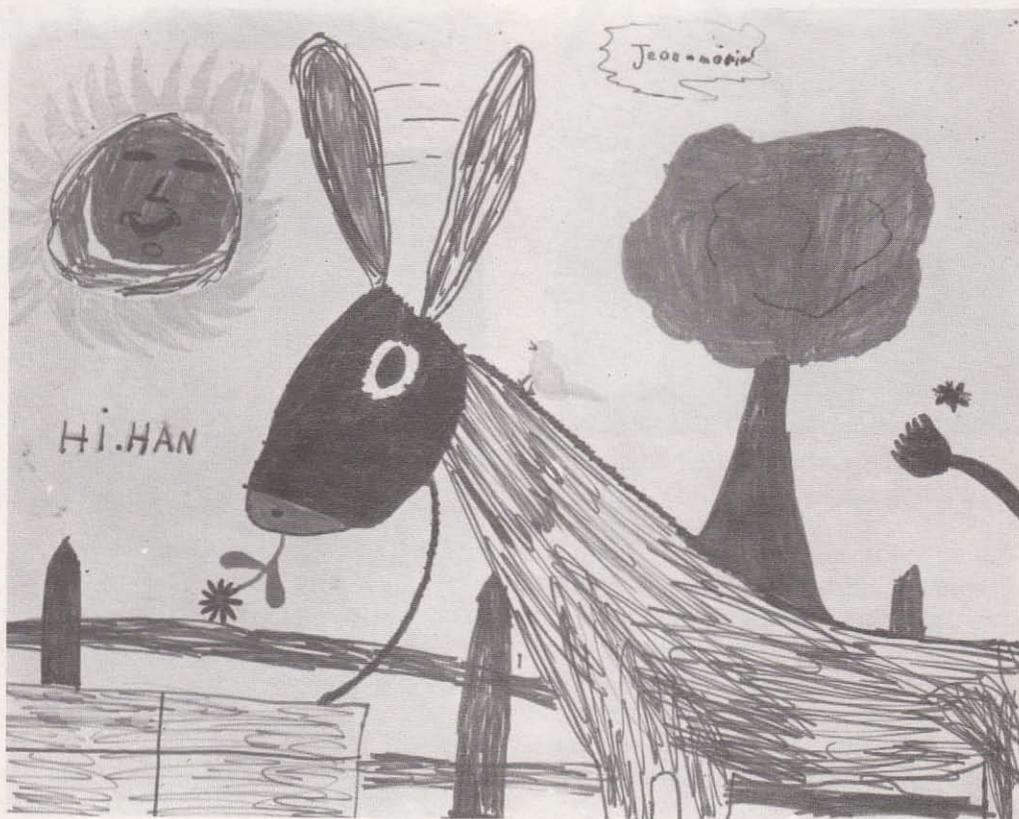
Heureusement, il y avait l'entretien, l'heure où se parlent et s'écoutent maîtres et enfants, l'heure de la confiance.



- A Noël je vais avoir un âne...
- Un âne en vrai ?
- Oui...
- Il bougera les oreilles...
- Il galopera...
- Il sera peut-être têtu...
- ou fainéant...
- ou peut-être doux, gentil, caressant.
- J'ai fait déjà le pré de l'âne, avec du grillage autour mais pas de barrière...
- Et quand il y aura de la neige, il restera dehors ?
- Je vais faire une cabane en pierres, sans porte, pour qu'il sorte quand il veut.
- Et en été, il sera toujours dehors ?
- Ah ! oui ! Il restera à brouter l'herbe.
- Il faudra lui faire des sabots de cheval...
- Des sabots d'âne... il se les fait tout seul.
- Il faudra lui mettre des fers à cheval...
- Des fers d'âne, tu veux dire...

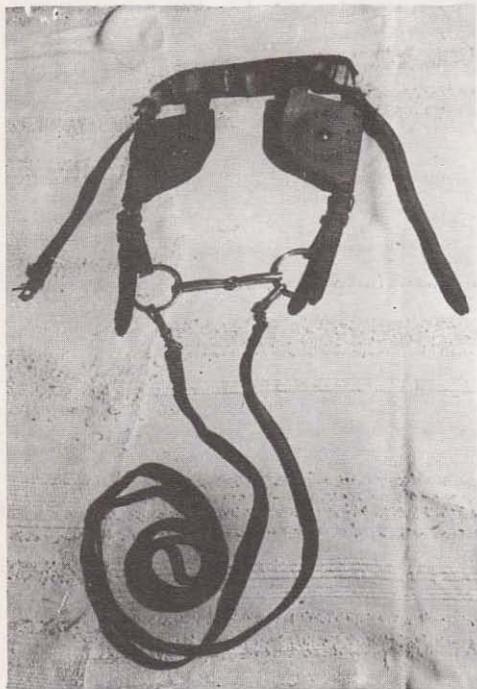
- J'ai aussi un mors...
- Qu'est-ce que c'est un mors ?
- C'est un "truc" en fer.
Tu le mets dans la bouche de l'âne,
et puis tu tires... L'âne tourne de
côté.
- ... J'ai aussi la tétière.
Je l'apporterai,
avec tout le harnais...
- J'ai déjà la selle.
Elle a un anneau pour suspendre
des gourdes.

- Pourquoi faire ?
- Pour boire quand on va très loin.
- Au Mexique, ou au Sahara...
- On ira tous le voir,
au Chemin de la Mûre
avec le sac tyrolien au dos.
- Pendant que tu parlais, Benoît,
moi, Roselyne, je me faisais des
idées : je me disais que le petit
âne quand il était dans le petit
pré, il trouvait une petite fleur et
il la prenait...
parce qu'il était joyeux.



Déjà les enfants adoptaient cet "âne de Noël". Ils voulaient voir les harnachements que le papa de Benoît avait fabriqués lui-même.

"C'est un travail d'artiste !" admirait Christian.

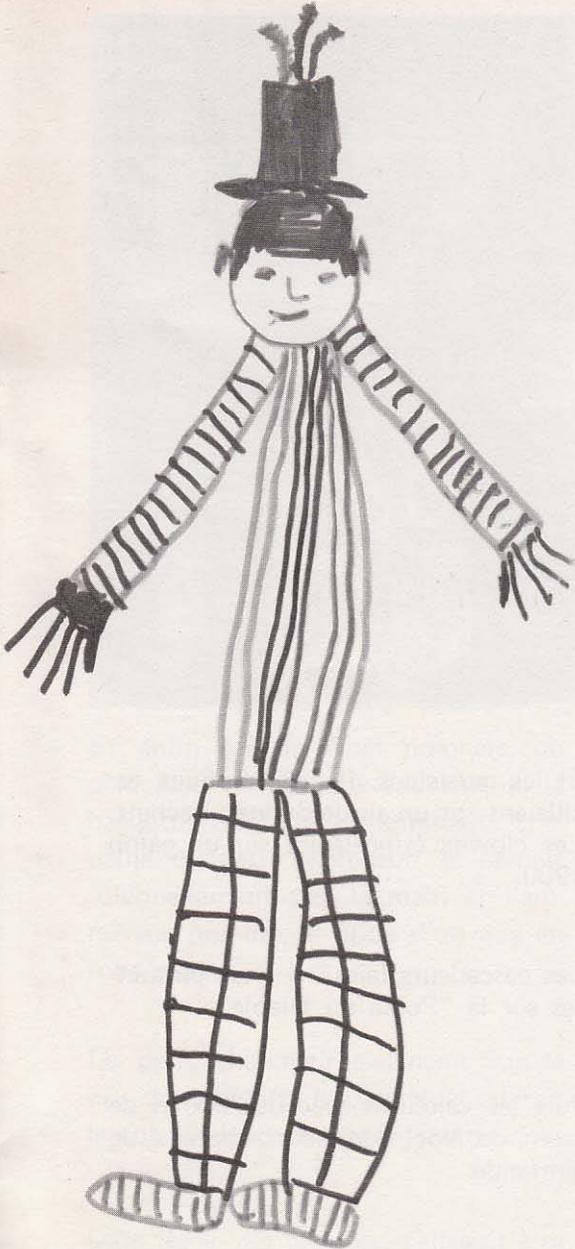


Tout se valorisait aux yeux de Benoît puisque le groupe rêvait avec lui, vivait avec lui les préparatifs.

Ce cuir, cette selle, ce mors ! C'était mieux qu'un western ! Cela sentait déjà la chaleur de la bête vivante que l'on pourrait caresser, enfourcher, nourrir,... aimer !



LA FETE



Benoit

Et, tout naturellement, lorsque les enfants, habitués à l'expression corporelle libre, cherchèrent en décembre ce qu'ils pourraient présenter à leurs parents, l'un d'eux a dit :

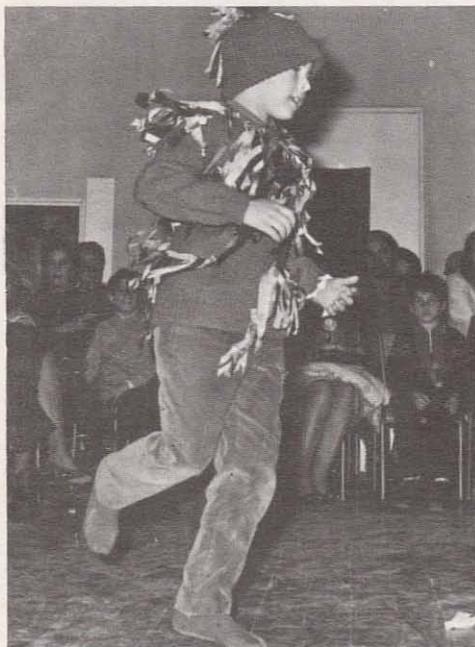
- *On voudrait voir Papa Noël sur scène.*
- *Pour faire quoi ?*
- Tous d'un cri :
- *Il va chercher l'âne de Benoît.*
- Alors la fièvre a commencé.
- *Moi je serai celui qui cherche !*
- *Moi je ferai celui qui joue de la flûte !*
- *Moi je serai l'Indien qui te fera peur !*
- *Et moi, dit celui qui "ne savait rien faire d'école", je ferai la roue et le soleil !*

... Choix des personnages... Chasse aux disques... Choix des rythmes, tout s'enchaînait (et pourtant, l'école était pleine d'échelles, de pots de peinture, d'ouvriers dans tous les coins, de bureaux entassés : les murs roses remplaçaient les murs gris. (A-t-on déjà vu l'administration offrir ça pendant les vacances ?))

Les 125 enfants des Fabrettes, les parents entassés dans la cantine, ceux qui suspendent des guirlandes, ceux qui se battent avec les fils de la sonorisation, ceux qui, obscurément, mettent une épingle de plus... tous étaient là pour participer à la recherche de l'âne de Benoît.

Le nez en l'air, Benoît, le petit chercheur, rêvait et cherchait sur les premières mesures des *Quatre Saisons* de Vivaldi. Sur le solo du deuxième mouvement, Eric, le petit joueur de flûte, en cape bordée de guirlandes d'argent rencontrait le chercheur, dialoguait avec lui et, incroyable performance pour ces petits habitués aux éclats de voix et à la façon marseillaise, tout le spectacle était muet, tous se sont révélés d'incroyables mimes jouant de leur corps, de leurs yeux, improvisant en plein jeu.

- *Est-il là ?* disait le doigt levé.
- *Qui ?*
- *Lui, avec sa grande barbe.*
L'autre, avec ses grandes oreilles.
- *Il est là ? Non là ! Là, en haut !*
- *En bas ! Là-bas, ici !*



Et les musiciens, fleur au bonnet, oscillaient sur un air de Sydney Beckett. Les clowns étincelaient sur un galop 1900.

Les cascadeurs faisaient leurs pirouettes sur la "Polka du Diable".

Puis les valseuses avec des boules de sapin de Noël dans leurs cheveux de guirlande.

Puis encore les Indiens, chef en tête, menaçaient toute la cohorte qui frémissait sur le rythme des "Danses d'Anitra".



Et enfin sur un Noël polonais, un père Noël majestueux touchait de la baguette magique et lumineuse, l'épaule du petit chercheur, le prenait solennellement par la main et l'emmenait prendre la bride d'un âne en robe grise.

Le petit chercheur s'élançait sur le dos de la bête et le père Noël ouvrait la voie en lançant les confetti du rêve.

Cette féerie, née de la vie, s'intégrait à ce Noël aux Fabrettes où cinq classes offraient aux parents, les évolutions, danses et jeux dramatiques libres nés de la joie ou du rêve de leurs 125 enfants.



Là-haut, à l'aube de Noël, les yeux encore en papillottes de Benoît découvraient devant la cuisine une ânesse grise "encore plus belle que je rêvais" pendant que les deux autres garçons rencontraient une fière ponette qui allait bientôt inaugurer les rodéos en colline, bannissant pour bien longtemps trains électriques, autos mécaniques... mais apportant avec la joie des chevauchées, le train-train régulier de l'étrillage, de la ration de son ou de foin, le fumier de l'écurie : tout ce qu'on ne saurait oublier, même un seul jour, quand on est responsable d'un être vivant.

*
* *



J'ai pris les mesures de Colombine

hauteur : 1,13 m
longueur : 1,49 m
les oreilles : 30 cm
les pattes : 70 cm
les sabots : 7 cm
les dents : 2 cm
la queue : 78 cm
les poils : 3 cm
le museau : 30 cm
la crinière : 12 cm de hauteur
les moustaches : 4 cm
les narines : 6 cm de largeur
la croûte de la patte : 5 cm
les yeux : 6 cm de largeur
les cils : 2 cm.

*
* *

A l'école, Colombine (l'ânesse) et Pâquerette (la ponette) avaient toujours droit de cité dans les textes et dans les cœurs.

"Que crois-tu ? disait Bernard, quand Benoît ne fait pas ses soustractions il pense à Colombine".

— Et nous, tu crois qu'on n'y pense pas ? Quand est-ce qu'on ira la voir ?

Vendredi 16 janvier

À Noël j'ai ouvert mes cadeaux
j'ai eu des étrières, une clochette
et j'ai ouvert mon dernier cadeau
c'était un livre. Je suis allé
dehors et j'ai vu une ânesse
et une pomette. Mon papa
m'a dit que l'ânesse était à
moi tout seul. La pomette
est à mes deux frères. La
pomette a une lébile dans son
ventre. Je m'amuse bien avec
mon ânesse. Je lui appelle
Colombine!



Mon anesse est amie avec
le soleil et le soleil est amie
avec mon anesse. Le soleil
est beau mon anesse est belle
et ils se marieront demain
à l'église de saint pierre saint
paul





Au printemps tour à tour, trois classes de l'école sont venues passer une journée avec Colombine (il faut marcher : 1 heure et ça grimpe). Les enfants étaient venus pour rendre visite à Colombine, bien sûr, mais ils ont fait aussi de cette journée de détente une journée de travail : certains se sont intéressés aux tourterelles, d'autres aux abeilles, d'autres encore ont étudié la végétation de la garrigue.

"Ce furent chaque fois des journées très riches autant pour les enfants que pour nous qui les accueillions" dit la maman de Benoît.

Puis ce fut Colombine elle-même qui se rendit à la fête de l'école et dans la cour, à 50 c le tour, elle a aidé à emplir la tirelire de la coopérative et fait le bonheur de ces enfants de HLM qui n'avaient jamais eu l'occasion de toucher, de caresser un âne en liberté, d'en sentir le contact doux et chaud.

ET BENOIT ?

Voici ce qu'en dit sa maman :

"Benoît commence maintenant sa seconde année à l'école moderne. Bien sûr tous les problèmes ne sont pas résolus... et le chemin est encore bien montant et caillouteux... Mais Benoît a déjà beaucoup changé.

Avant, Benoît était un enfant double face : un côté délicieux... et un côté exaspérant, et le côté exaspérant prenait souvent le pas sur le côté délicieux : sur lui tout semblait glisser. Il nous menait au bout de notre exaspération, par une incapacité totale à l'effort (à moins que celui-ci ne soit fortement motivé...), une indifférence à tout qui nous obligeait parfois à nous demander ce qu'il avait dans la tête... une espèce de refus du dialogue...

Cependant, à l'occasion on s'apercevait qu'il vivait dans un monde intérieur très riche et plein de rêves, mais sans éprouver aucun besoin de communiquer à l'extérieur, ni par la parole ni par l'écriture... Cette année, nous pouvons dire que le côté délicieux prend le pas sur le côté difficile !!

D'abord Benoît est heureux dans son école. On entend des phrases que l'on n'avait jamais entendues (*Tiens, si je travaillais un peu ce soir !!! ...*), il est capable d'efforts spontanés ; il est aussi beaucoup plus confiant et accessible dans la discussion. En fait, il a beaucoup mûri : et nous pensons que le fait d'être entièrement responsable de sa bête a été extrêmement salutaire pour lui. Il est responsable des soins, de la nourriture, de l'entretien de l'écurie de Colombine... Responsable aussi de la garder : quand il a mal fermé son écurie il faut voir avec quelle ardeur il la recherche dans la campagne jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée...

Cet été, lorsqu'un incendie est venu encercler notre campagne, à la tombée de la nuit, dans le fracas des Catalina qui déversaient des tonnes d'eau, dans les étincelles qui tombaient jusque dans les "bancaous", nous les parents, nous nous sommes préparés à évacuer les lieux — et c'est Benoît (9 ans), Nicolas (10 ans) et François (7 ans) qui se sont chargés des bêtes.

J'avais peur, un peu, racontait Benoît à sa maîtresse. Mais j'essayais de maintenir la tête de Colombine pour qu'elle ne voie pas le feu.

Ils sont partis seuls chez des voisins : et lorsque les bêtes ont été installées dans un enclos, les garçons couchés dans une chambre d'où ils pouvaient les surveiller, se sont enfin endormis, rassurés."

Et les autres enfants de l'Ecole ?

Benoît n'est en rien devenu "une vedette" pour eux. Il joue, écrit (mal encore) mais lutte avec la mécanisation du calcul ou les mystères des maths modernes.

Bien sûr, âne ou ponette hantent pas mal de rêves de Noël, à entendre les autres parents, qui savent, hélas, qu'à part la mule du pape, aucun équidé ne saurait vivre en étage.

Mais les parents eux-mêmes disent que, s'ils refusent ces rêves encore insensés, ils le font avec moins de hargne et moins d'impatience, ayant mieux compris grâce au "Noël de Benoît", grâce à la journée dans la garrigue, grâce au sourire de leurs petits "a-cavalo" sur l'âne à l'école, quelle importance pouvait revêtir pour un enfant, le choix d'un milieu, d'un compagnon équilibrant, d'une école plus accueillante au monde intérieur de l'enfant.

Et ils essaient de mieux orienter, en compensation, le choix des jouets ou des loisirs (ils se sont déclarés cette année favorables à ce que les "Fabrettes" partent dès qu'elles pourront, en "classe de nature" en Lozère ou dans les Alpes (camarades des écoles désertées, faites vos offres !).

Ils mordent peu à peu aux brochures ou aux livres de la Bibliothèque de l'APE, aux "cercles d'études" parents-maîtres...

Un lien de plus se noue avec cette école où peuvent entrer des tourterelles, une lapine "en attente de famille", des cochons d'Inde prolifiques, et même — juste revanche à leurs souvenirs d'écoliers ! — un âne, sans bonnet !

Mme DELAROZIERE
Paulette QUARANTE
et l'Ecole des Fabrettes — N.D. Limite — MARSEILLE —

Post-Scriptum. —

A l'occasion de la constitution du dossier pour la foire de Marseille (un livre mural aux pages de contreplaqué), nous, les parents de Benoît, avons eu l'enrichissante occasion (en puisant dans la bibliothèque de l'A.P.E.) de découvrir les richesses profondes de la pédagogie Freinet que nous approuvions d'intuition et nous passions là des soirées à lire.

Le plus difficile était de limiter les extraits alors que nous aurions voulu tout présenter au public, tant nous sommes persuadés que le bon sens des "*Dits de Mathieu*", la pénétrante connaissance de l'*Essai de Psychologie sensible*" pourraient aider tant de parents et d'éducateurs à comprendre, donc à éduquer, les enfants qu'ils ont à charge d'emmener sur le chemin de l'âge adulte.

Comment ne pas être touché par ce que dit C. Freinet du recours-barrière Nature, texte sur lequel nous terminerons ce dossier :

“Le voilà, le processus excessivement souple et jamais épuisé de l'expérience tâtonnée au service de la satisfaction des besoins et de l'augmentation du potentiel de puissance. Jamais d'échec radical. Il y a toujours un recours accessoire possible, une voie de succès... Jamais de solution de défaite ou de désespoir.

Mais en même temps la nature est impitoyable dans ses barrières, qu'elle oppose à certaines de nos expériences tâtonnées. On sent de bonne heure en elle des forces qui nous dépassent, qu'il ne faut même pas essayer d'affronter, qu'il faut prendre pour ce qu'elles sont, des barrières infranchissables qui limitent un champ d'action assez riche encore, et assez vaste : le jour, la nuit, le soleil, les nuages, la pluie, l'eau ou le feu, l'hostilité de certaines bêtes, la nocivité de certaines plantes, le rythme des saisons auquel nous sommes contraints de nous plier.

L'être qui a été de bonne heure intégré à la nature sent et accepte ces barrières qui sont des limitations certes, mais jamais définitives, à notre besoin de puissance. Ce sont des réalités qu'on ne discute pas, comme le sont notre taille, la portée de notre main, l'acuité relative de notre vision. Et des barrières qui ne sont point capricieuses et indécisées comme certaines oppositions familiales ou adultes, de ces barrières qui sont tantôt à cette ligne et tantôt plus loin, qu'on peut, d'une secousse, renverser ou repousser sans qu'il y ait danger grave à oser cette épreuve d'audace.

Avec la nature, les barrières sont bien des barrières. On a beau faire, le soleil ne se lèvera pas plus tôt à notre invocation, ou ne percera pas les nuages au gré de notre caprice, et la rivière ne ralentira pas son cours quel que soit notre désir de la traverser.

Cette richesse et cette variété généreuse de recours, balancés par l'inévitabilité des barrières, facilitent l'organisation de règles de vie favorables, qui sont dans la norme des choses possibles et qui assurent donc une gamme de succès qui augmentent sans cesse notre potentiel de puissance.”

C. Freinet

Essai de Psychologie Sensible
(Delachaux-Niestlé) p. 160